

leur savoir, et que la force des choses obligeoit à faire de la médecine. Falloit-il attendre leur subsistance d'un accident? Nous ne tomberons point dans cet excès. Nous professons pour le plus grand nombre.

Il en étoit de même chez les anciens : ceux-ci se bornoient au traitement des maladies des yeux, ceux-là à la guérison des plaies, d'autres ne traitoient que les affections fébriles, absolument comme chez nous, celui-ci s'est fait un domaine lucratif du traitement des maladies vénériennes, celui-là des maladies de la peau, tandis que d'autres s'adonnent spécialement au traitement des affections mentales, ou à l'extraction des calculs vésicaux. Direz-vous que l'art est divisé parce qu'il existe chez nous des dentistes, des accoucheurs, des herniaires, des oculistes, des lithotomistes; parce que MM. Pinel, Alibert, Catalan, Évrat, Oudet, Wenzel, Souberbielle, s'adonnent principalement à l'une de ses branches?

La chirurgie est donc, dans son exercice comme dans son étude, inséparable de la médecine. Cette vérité bien reconnue aujourd'hui, l'on ne doit plus craindre de voir revenir ces temps éloignés où, plein d'une morgue pédantesque, un docteur prétendoit décider de la nécessité d'une opération qu'exécutoit sous ses yeux le chirurgien, véritable manœuvre; ou ces temps, plus modernes, et dont nous avons été nous-mêmes témoins, où le plus habile opérateur voyoit périr le malade qu'il avoit

opéré avec le plus de dextérité, par l'effet d'une fièvre secondaire qu'il n'avoit su prévoir, et dont il ignoroit la nature et le véritable remède. Tous les médecins ne peuvent cependant point se livrer à la pratique des grandes opérations. Les occasions manquent à ceux que le hasard n'a point placés à la tête des hôpitaux; et ceux des grandes villes offrent seuls des cas chirurgicaux assez nombreux pour en entretenir l'habitude. Aussi remarque-t-on que c'est principalement aux travaux des chirurgiens de Paris et de Londres, les deux cités les plus populeuses dans la partie du globe que nous habitons, que la chirurgie doit ses progrès. L'exercice de l'art chirurgical est donc l'apanage exclusif du petit nombre. Dans les temps où la chirurgie avoit des écoles séparées, l'on voyoit une foule de chirurgiens qui exerçoient, de la chirurgie qu'on leur avoit enseignée, seulement la partie qui à peine en mérite le nom, faisoient des saignées, posoient des sangsues, appliquoient et pansoient des vésicatoires et des cautères, et pratiquoient ouvertement la médecine qu'on ne leur avoit point apprise (1). Si tous les médecins n'ont point cette fermeté d'âme qui rend capable d'appliquer le fer et le feu au corps de l'homme, pour obtenir la

(1) « Plusieurs d'entre eux, après avoir praiqué longtemps la médecine, étoient, à la vérité, parvenus à l'apprendre. » *Mémoires de la Société royale de Médecine*, pour 1787, in-4. page 58.

guérison de certains maux rebelles aux secours ordinaires de la médecine ; si le plus grand nombre manque des occasions de l'acquérir , ainsi que de l'habileté de la main , fruit d'un fréquent exercice , tous doivent savoir cela même, qu'ils ne pourroient exécuter , afin de juger des cas où il convient d'y avoir recours.

On objectera peut-être la difficulté d'exceller à la fois dans toutes les parties de la médecine ; mais outre que les règles sont établies pour le plus grand nombre , et qu'un petit nombre d'exceptions , loin de les détruire , les confirme , nous pouvons opposer avec avantage l'exemple des anciens , nos premiers maîtres. Peut-être , pour les égaler , n'a-t-il manqué aux modernes que de cultiver la médecine avant qu'un préjugé barbare en eût divisé le domaine. Le génie chirurgical n'est point incompatible avec les connoissances les plus profondes dans les autres parties de la médecine ; les plus grands maîtres nous en offrent la preuve , et parmi ceux que leurs goûts particuliers ou les circonstances ont éloignés de la pratique des opérations , plusieurs ont non-seulement exercé la chirurgie , mais se sont encore livrés à son enseignement.

Il est une ville en France , où depuis plus d'un siècle le public a les plus justes idées sur la nature et les véritables rapports de la médecine avec la chirurgie , qu'on y a toujours cultivées avec éclat. Cette antique et riche cité doit cet avantage aux usages suivis dans son magnifique hôpital.

Tous les médecins qui jouissent à Lyon d'une juste célébrité , ont commencé leur éducation médicale par le service d'élève en chirurgie à l'Hôtel-Dieu , ou à la Charité de cette ville. Tous , après plusieurs années d'études dans les écoles les plus célèbres , ont obtenu , à la suite d'un concours honorable , l'emploi temporaire de chirurgiens en chef de ces hôpitaux ; et , après six années d'exercice dans ce poste avantageux , se sont livrés à la pratique de la médecine , sans renoncer à celle des opérations chirurgicales. Le public , juste appréciateur de leurs talens , les considère comme possédant toute la plénitude des moyens que l'art de guérir met en usage , et leur assigne un rang supérieur à celui des médecins , d'ailleurs estimables , qui se bornent à l'emploi de la diète et des médicamens. Viennent ensuite les individus qui n'exercent de l'art que sa partie ministrante ; car , là comme ailleurs , la médecine a ses prolétaires.

La Russie jouit des bienfaits d'un régime analogue , et le doit au zèle ainsi qu'aux lumières de l'un des hommes qui , de nos jours , réfléchissent le plus de considération sur notre art , l'honorable baronnet sir J. Wylie , premier médecin d'ALEXANDRE. Fort de l'appui de ce grand prince , M. Wylie a rendu la médecine et la chirurgie à leur unité primitive , dans les immenses contrées soumises à son empire , et donné au service médical des armées russes une organisation digne

de nous servir de modèle. On sera bien aise de trouver ici en note (1) les fondemens des distinctions établies entre les médecins russes attachés à ce service : on y verra que , partagés en trois ordres , le premier se compose des docteurs en médecine et en chirurgie ; le second , des médecins inhabiles aux opérations chirurgicales ; et le troisième , des chirurgiens , barbiers et *fraters* , si communs dans le nord , où ils représentent parfaitement nos anciens chirurgiens de communauté.

(1) Professuri operam pro ratione cognitionis quæ requiritur ad tres referentur classes. *Primam* consequentur doctores medicinæ et chirurgiæ, vel medentium ordo in physica, anatomia, physiologia, pathologia, therapeia, chirurgia, materia medica, botanica, chemia, arte obstetricia, et medicina forensi ritè versatus, atque tum curandorum morborum, quum etiam instituendarum chirurgicarum operationum peritus. Ad *secundam* pertinebunt doctores medicinæ, vel ii medentes, qui versati quidem sunt in iisdem scientiis; sel tantum in curandis internis operati morbis, chirurgiæ practicæ sunt imperiti. Ad *tertiam* vero inferior medentium (in Germania plerumque) ordo, quos *chirurgos* vocant, quive anatomix solum, physiologiæ et practicæ chirurgiæ studuerunt, et linguæ latinæ in tantum gnari sunt, ut non modo formulis medicis, quæ in pharmacopœis latinis continentur intelligendis, sed etiam iisdem, artis lege, præscribendis sint. Secundum has classes salarium annuum constituitur medicis primæ classis 750 rubelli 3750 f. secundæ 600—3000 f. tertiæ autem 250—1250 f. — *Præscriptio ad cuius rationem extranei medici, in castris rhutenorum medicinam facturi, recipiendi sunt.* 1813.

Ce sont ces derniers qui ont perpétué jusqu'à nous les opinions du public touchant l'infériorité des chirurgiens ; et l'on doit avouer que cette idée, fausse quand il s'agit de l'art lui-même , étoit vraie lorsque avant la révolution on en faisoit l'application au plus grand nombre de ceux qui prétendoient l'exercer. A cette classe subordonnée , on a voulu substituer les officiers de santé , voués par les lois aux fonctions de la chirurgie ministrante. Quelque vicieux que puisse être le mode des examens destinés à constater leur capacité , les formes qui présidoient à la réception des chirurgiens étoient encore plus défectueuses ; et si dans les grandes villes on mettoit quelque appareil au seul examen public qu'ils devoient subir (1) , partout

(1) Ceci étoit vrai , même dans le collège des chirurgiens de Paris , que l'opinion publique mettoit fort au-dessus de toutes les corporations du même genre. La *maîtrise* n'exigeoit d'autre examen public qu'une thèse , et l'obligation que depuis un demi-siècle les chirurgiens de Paris s'étoient imposée de l'écrire en latin , a plus d'une fois donné lieu aux scènes les plus burlesques et les plus risibles. Le compagnon qui aspirait à devenir maître , ignoroit assez souvent jusqu'aux élémens de sa propre langue. On lui faisoit une thèse latine , et on le dressoit à la soutenir. L'un d'eux m'a avoué qu'il avoit consumé plus d'une année dans ce pénible apprentissage. La scène avoit lieu devant tous les maîtres , compagnons et garçons chirurgiens rassemblés. Ce sont cependant de pareilles formes que certaines gens vantent et affectent de regretter , espérant vainement sortir de leur nullité , si l'on remet en roture un art que la révolution avoit ennobli. (1815)

ailleurs leur réception se faisoit à huis clos, et n'étoit qu'une vaine formalité. Les médecins y mettoient plus d'apparat, et tandis que, dans les universités même les plus décriées, préparés par l'étude des belles-lettres, au moment d'acquérir le titre de docteur, ils invoquoient Apollon, ce dieu des arts et de la lumière, la communauté des chirurgiens, rassemblée dans le prochain cabaret, aux frais du récipiendaire, et présidée par le lieutenant du premier chirurgien du roi, sacrifioit sans mesure au dieu joufflu des vendanges.

## §. III.

## PRINCIPES GÉNÉRAUX DE PATHOLOGIE.

On donne le nom de pathologie à cette partie de la médecine qui a pour objet la connoissance des maladies. Comme la physiologie est la science de l'homme sain, la pathologie peut être, à bon droit, nommée la science de l'homme malade. Tous les dérangemens qu'éprouvent nos organes, soit dans leur disposition relative, soit dans leur structure intime, soit enfin dans leurs propriétés, font partie de son vaste domaine : elle en apprécie les différences, en recherche les causes, en étudie les symptômes, en compare les signes, et selon qu'elle les considère sous ces divers aspects, elle prend les noms de nosologie, d'étiologie, de symptomatologie et de séméiotique. La nosologie a pour objet la classification des maladies d'après leurs différences ou leurs affinités ; l'étiologie s'occupe de la recherche et de la détermination de leurs causes, la séméiotique est la science des signes qui les annoncent ; la symptomatologie s'y trouve essentiellement comprise ; car si tout signe n'est pas symptôme, tout symptôme est signe de maladie, et sert à en établir le diagnostic. Le pronostic ou l'art de prédire l'événement dans une maladie donnée, et de déterminer en conséquence les indications qu'elle peut offrir, appar-